

Ils m'apparurent entourés par un singulier bestiaire, avant même que ne s'y ajoutât le Champignon et puis le reste. Je ne les ai d'ailleurs connus que par ces quelques lambeaux de leur histoire, profondément enfouie, semble-t-il, dans un passé cadencé comme leurs meubles.

Ce qui a trait à la corneille se passe au temps où la mère et les deux filles vivent encore dans la Maison de l'Eau.

La mère est une dame du siècle passé. De l'allure, de la politesse, de la religion, de l'économie : un masque sans brisures. Très malade déjà. Atteinte par un mal insidieux, implacable, qui ne pardonne pas, qu'on ne nomme pas.

Les deux filles, jolies, réservées, ont dépassé la trentaine.

Le père est mort depuis longtemps.

Deux cousins germains des filles, devenus orphelins dans leur petite enfance, ont été élevés avec elles, comme leurs frères. Mariés, pères à leur tour, ils se sont installés à l'étranger et voyagent aux quatre coins du monde.

L'affaire dont vit la famille est en indivis, suite à des arrangements compliqués arrêtés par le père. Un procès a jadis opposé Monsieur Dubuisson à son frère, la firme a passé par après entre les mains du propriétaire de la Maison de l'Eau ; ce dernier, après avoir rompu avec son frère, a opéré une volte-face soudaine, a adopté ses deux neveux de huit et de dix ans, au lendemain de la mort prématurée de leurs parents, tués dans un accident de voiture. Vers cette époque, la piété de Monsieur Dubuisson, fort tiède jusque-là, est devenue rigoureuse, peut-être exaltée, et sa santé a commencé à s'altérer.

Quand j'y entrai pour la première fois, la Maison de l'Eau m'apparut comme un gynécée refermé sur lui-même, une maison sévère, matriarcale. On y redoutait les voleurs et tout ce qui eût pu, imaginairement ou non, violer l'intégrité femelle.

Pourtant, deux hommes hantaient la maison : Abel et Monsieur Joachim.

Abel est le domestique catalan qui sert les trois femmes. Comme beaucoup d'anciens domestiques, il apparaît être le maître-mur de la maison des maîtres, une part de leur puissance protectrice, ou serait-il même leur ciment ?

Abel a servi le père. Cela explique-t-il la considération tour à tour craintive, puis soudainement agacée, dont le gratifient la mère et les filles ? Rien n'est simple dans leur comportement vis-à-vis d'Abel. Henriette le traite un jour de faquin, lui crie en riant : *Au pied valet ! Ici, sur le tapis !* Le jour suivant, on essaye avec crainte d'élucider un problème épineux : la transplantation des iris ou du bignonia de la terrasse sera-t-elle ou non agréée par Abel ; Abel permettra-t-il ou non qu'on donne le bois qu'il a coupé et remis l'automne précédent ?

Dans la maison, où règne une stricte économie, personne ne discute l'habitude d'Abel de laisser brûler, la nuit durant, sa lampe, là-haut, en vigie, sous le toit.

*Ne lui demandez pas d'explication, dit Madame, vous le froisseriez. De plus, vous savez bien que c'est parfaitement inutile.*

La lampe d'Abel est-elle une défense, un signal, l'expression d'une protection, d'une autorité ou d'une angoisse ? Nul ne sait. *Papa ne se confiait à personne, si ce n'est à Abel. L'angine de poitrine qui l'a si subitement terrassé, personne n'en a eu connaissance, si ce n'est Abel.*

Ce paysan noiraud, taiseux, fruste, est policé par des années de service chez de grands bourgeois. Il semble n'avoir été attaché corps et âme qu'à une seule personne au monde, à Monsieur Dubuisson. Peut-être ce dernier lui a-t-il donné sa confiance à cause du respect cérémonieux dont Abel l'a toujours entouré, malgré l'abandon de plus en plus grand que lui témoignait son maître.

Du vivant de Monsieur Dubuisson, Abel avait été son valet de chambre. Maintenant, il sert à table, jardine, nettoie, coud, abat les arbres, remplace trois aides domestiques pour le moins, tout ensemble dévoué et irritable, infatigable et tyrannique, taciturne et toujours présent.

Son âge est indéfinissable. Certains jours, il apparaît un homme frisant la cinquantaine, d'une maturité grisonnante ; d'autres, Abel a l'aspect beaucoup plus jeune, presque légèrement frivole et comme occupé, dans le secret, d'idées et de sentiments qui seraient bien plutôt ceux d'un jeune homme. Mais cette dernière impression, si elle s'insinue dans l'esprit de qui le regarde, s'efface vite et l'on admet aussitôt qu'Abel

doit être, dans la Maison de l'Eau, le détenteur de certaines clés familiales, le témoin silencieux de choses anciennes. Après la mort de Monsieur Dubuisson, les jours du domestique ont paru en danger. Une fièvre subite, violente, l'a terrassé, sans que jamais Abel ne proférât plainte ni regret. Le mois suivant, le Catalan est redevenu robuste, infatigable ; il a pris une place élargie dans le gynécée.

Au bout d'un temps, plus ou moins long selon sa sagacité, l'observateur comprend pourtant que l'autre mâle à hanter la Maison de l'Eau, s'il est quasi invisible, ne cède en rien le pas à Abel. Abel accepte et ignore tout à la fois Monsieur Joachim.

Monsieur Joachim est l'intendant qui dirige la firme commerciale « Dubuisson-Dubuisson, Treillis de fer en tous genres ».

Dès que l'on a perçu sa présence active dans la vie des trois femmes, l'on comprend que les responsabilités de Monsieur Joachim sont nombreuses et étendues. L'intendant est bel homme, du moins ce que l'on s'accorde généralement à nommer ainsi : grand, musclé, la détente souple, le pas feutré, la coupe du complet toujours impeccable. Mais le front est bas, les yeux petits, le nez fouineur. Son verbe atone est qualifié de bon ton dans la famille, son savoir-faire y est reconnu : *Sans lui, que ferions-nous ? Il est le seul depuis la mort de papa à connaître vraiment l'affaire.*

Monsieur Joachim est marié : sa femme est apparemment si discrète qu'elle reste invisible à tous : *C'est un avantage.* Monsieur Joachim a un violon d'Ingres : il prétend à la connaissance des choses occultes. J'entends chuchoter : *Il a fait un séjour aux Indes... — Non, deux... — Il est savant en magie orientale, il fait tourner les tables... Mais chut !*

La maison a l'allure de ses habitants. C'est une grande demeure à l'ancienne, dans un jardin trop ombragé. Tout en façades, en balconnets, en escaliers dérobés, en cabinets inutiles, en salles de réception trop vastes, dont les lustres démodés n'arrivent pas à illuminer les recoins, où s'empoussièrent des meubles de haute époque, des tapis fanés, des miroirs sans tain, des porcelaines chinoises, des figurines orientales couvertes de seins.

Au-dessus des cheminées vides, rêvent des portraits de jeunes femmes mortes : satins fanés, éventails complices, roses aux cheveux nouées. Au-dessus des chaises à hauts dossiers, sévèrement alignées contre la muraille, règnent des visages glacés d'hommes de loi ou d'argent : bajoues lourdes, regards aigus. Le négociant en fer, le greffier, le notaire, le juge, l'armateur écrasent aux cimaises, comme ils l'ont fait de leur vivant, l'adolescent mort jeune : lèvres imberbes, visage pointu, mains égarées aux pages cornées d'un livre.

Aux cimaises du salon d'apparat, où Madame Dubuisson, malade, ne reçoit plus personne, un cadre noir et or, de même taille que celui qui encercle les portraits du notaire, du greffier, du juge, de l'armateur, est suspendu, bizarrement vide. Si le visiteur se hasarde à poser une question, Henriette et Sybille mettent un doigt sur leurs lèvres, Madame Dubuisson soupire : personne ne sait plus, dit-elle.

Des bibliothèques aux reliures précieuses, aux grimoires jaunis, aux lettres scellées, tapissent, verrouillées, la haute chambre où les fils de Matthieu et de Gilles, revenus du bout du monde et pour un bout d'été, jettent négligemment, avant leur départ proche, leurs vêtements défraîchis et leurs jouets cassés.

Le jardin qui entoure la maison l'isole. Dans l'ombre des arbres, les roses et les clématites s'étiolent en plein cœur de l'été, le gravier crie sous les pas, plus personne ne s'avise de rentrer

par le porche des réceptions, le portillon arrière du jardin suffit. Les arbres assombrissent la grande allée. *Il faut ébrancher les trembles*, dit Abel. *Demandez son avis à Monsieur Joachim*, dit Madame. *Il y a les corneilles*, dit Henriette.

La colonie de corneilles niche dans les trembles du petit Bois, au fond du jardin. C'est l'endroit où fut creusé, jadis, le puits banal alimentant le vieux hameau de bûcherons, ce qui explique sans doute le nom de la Maison de l'Eau. À cet endroit, le jardin devient la Forêt. Passé la frontière des trembles, les enfants Dubuisson, autrefois, couraient jouer aux jeux interdits, loin de l'œil inquisiteur des parents et des servantes : ils allaient vagabonder librement dans la forêt, car, de ce côté-là, la clôture du jardin était depuis longtemps détruite.

De mémoire Dubuisson, l'on ne se souvient des trembles que criblés par les nids des corneilles. Si nombreux, ces nids, si serrés les uns contre les autres, que leurs ramilles rigides, enchevêtrées, font ressembler les arbres, l'hiver venu, à des chevelures étranges, à des bouquets d'épines gelés.

Madame Dubuisson prétend que l'invasion du jardin par les corneilles date du temps où les filles devinrent adolescentes. Pour lors, quelques oiseaux essaimèrent dans les bouleaux de la grande allée, puis, un peu plus tard, s'installèrent dans le plus haut des peupliers. L'année suivante, les plus audacieuses quittèrent cet arbre pour se nicher dans l'érable, celui dont les branches éraflent, pendant les nuits de grand vent, le mur arrière de la maison.

*Et voilà, les corneilles se sont installées depuis peu dans l'orme, contre ma fenêtre, elles me cassent la tête*, dit Henriette. *Elles m'empêchent de dormir, elles sont assommantes, elles me donnent la migraine.*

Précisément, quand se passe l'histoire de la corneille, Abel vient d'abattre, sans crier gare, deux des arbres aux oiseaux. *Ils donnaient trop d'ombre*, dit le Catalan. *En a-t-il parlé à Monsieur Joachim ?* demande anxieusement Madame. *Je ne crois pas*, dit Henriette. *Si Abel prend désormais de pareilles initiatives, où allons-nous ? Abel, je le remarque depuis un certain temps, prend dans la maison du poil de la bête.* — *Bon Dieu, que veut insinuer Henriette ? Où a-t-elle été prendre cette expression vulgaire*, se demande Sybille. *Oui, il prend ici du poil de la bête*, réassure Henriette, prophétique. *Enjoindre quelque chose à Abel*, dit Sybille, conciliante, *c'est difficile, c'est impossible... vous le savez bien. Il y a longtemps qu'il avait envie d'abattre ces arbres... C'est dommage, c'est grand dommage, mais ces arbres étouffaient le jardin. Et puis... et puis Abel a toutes les charges sur le dos ici...* — *Raison de plus pour ne pas se mettre à abattre des arbres, il me semble*, dit Henriette sarcastique. — *Et puis, il est très bon*, conclut Sybille, au hasard. — *C'est un homme simple sur lequel nous pouvons compter*, dit Madame. — *Et quand Monsieur Joachim est en voyage.* — *Abel m'agace*, dit Henriette... *Il me porte sur les nerfs. Il me donne la migraine. Comme les corneilles.*

— *Il est d'un dévouement exemplaire*, dit Madame. — *C'est un homme simple et bon*, dit Sybille. — *Il m'agace*, répète Henriette, *il n'est pas aussi simple que vous vous plaisez à le dire. Ses intentions ne sont pas aussi pures que ça ! Quand je me suis sentie mal, le mois dernier, que j'ai pensé glisser sur le parquet du salon, il m'a retenue, mais...* — *Tu aurais pu te fracturer le crâne sur les chenets*, plaide aussitôt Sybille. — *C'est vrai, il m'a retenue, mais, ce faisant, il m'a caressé le bras. J'avais le bras nu jusqu'à l'épaule... Le ruban de mon soutien-gorge...* — *Que vas-tu penser là, Henriette ! C'est mauvais genre...*, dit Madame. — *Si, si*, dit Henriette, *je vous assure qu'il m'a caressé le bras.* — *C'était pour apaiser ta peur*, dit Sybille. — *Je vous demande un peu*, dit Henriette. *Il en a profité pour me caresser le bras !*

— *Quand vous avez reçu Monsieur Detourd, maman, dit Sybille conciliante (il ne faut pas énerver Henriette), il est juste de dire qu'Abel a servi les vins avec une désinvolture ! Il a chuchoté leur nom à l'oreille de chaque convive, en riant ! J'en serais morte de honte... — En riant !... Voyons, tu exagères, dit Madame. — En riant ! C'est exact, je l'ai vu, renchérit Henriette. En riant !... Je vous demande un peu !...*

— *Je ne veux pas lui faire tort, dit Sybille aussitôt, Abel est bon et courageux. — Nous ne pouvons pas nous en passer, soupire Madame. — Comme nous ne pouvons pas nous passer de Monsieur Joachim, dit Henriette en balançant le pied. — Ah, si Gilles et Matthieu n'avaient pas choisi de vivre aux quatre coins du monde ! soupire Madame. — Maman, maman, vous allez à nouveau vous faire mal ! s'écrie Sybille. Matthieu et Gilles devaient vivre ! Prendre leur espace... se mesurer au monde... — Pour nous, c'est différent, dit Henriette avec un petit rire de gorge. Nous, nous sommes filles ! — Abel est bon, recommence Madame d'une voix monocorde, et sans avoir l'air d'entendre la remarque. — Abel est courageux, réaffirme Sybille en écho. — Voilà qu'elles recommencent leurs jérémiades, pense Henriette. — Votre père est quasiment mort dans les bras d'Abel, dit Madame, sévère. Henriette se mord la lèvre et Sybille pâlit.*

Le passé Dubuisson affleure à la surface, dans le silence. — *Je suis partie en croisière en Grèce, pense Sybille. Oh, j'ai choisi la moins coûteuse de toutes celles que proposaient les agences ! Durant ce temps-là, papa a été terrassé par sa crise cardiaque, Je ne l'ai pas revu... J'aurais dû savoir, prévoir, être avertie... j'aurais dû... Au fait, ne le savais-je pas tout au fond de moi ? N'ai-je pas fui ? Ai-je fui ? Dans ce puits, au fond de moi-même où je repousse ce que je sais... oui, il me semble que je savais... Mais il était en pleine santé, vigoureux comme à cinquante ans, plaide l'une des deux voix de Sybille. Il était haletant, le soir, quand il montait d'un pas toujours plus lourd,*



*l'escalier de chêne, répond l'autre. Quand j'osais lui dire : « veux-tu quelque chose ? », il répondait âprement : la paix. Il était devenu irritable... Pauvre père ! Il travaillait trop... Il trébuchait parfois sur le tapis devant la porte de son bureau... Il nous cachait ses soucis... L'affaire battait déjà de l'aile, il essayait de renflouer le bateau... J'en avais peur : voilà la vérité. Cette peur-là remonte loin, pense Sybille. Au temps de mes trois ou quatre ans. (Sybille est trop impressionnable, Sybille est nerveuse... dit Maman). Oui, maman, je suis anxieuse. Je souffre d'asthme. Tu n'en connais pas la cause. Personne ne la connaît. Ou feint-on de ne pas voir ? C'est parce que j'ai peur de mon père, pense Sybille. Parce que j'ai peur de son regard, de son jugement. Sa présence me glace, elle me paralyse. Quand il me dit : je t'ai montré où est ton devoir. Maintenant, fais ce que bon te semble, je tremble de mal faire, je sens que mon désir est à l'opposé de la volonté de mon père et que cela est mal. Alors, je ne me décide à rien et j'en deviens malade. J'ai si peur de me tromper de chemin, comme le répète sans cesse papa, que je ne m'engage dans aucun. J'opte pour ne rien faire. Je rêve... Dans le rêve, on est libre. Tout est permis, tout est secret, tout est facile... Dans le rêve, j'échappe à toutes les contraintes. À table, quand papa regarde les cheveux d'Henriette ou les miens, je n'ai plus faim, j'ai peur... Je m'enfuis, tout au moins en pensée. (— Pouvons-nous quitter la table, s'il vous plaît, papa ? — Un instant, je vous prie. Votre mère n'a pas encore terminé.) L'été, quand mon père regarde la robe d'Henriette, la mienne, disant : — Je n'aime pas ces robes vaporeuses, vous les choisissez trop claires. Une jeune fille convenable choisit des tons neutres. Il est inutile de provoquer. Être fille suffit. — Que veut-il dire ? se désespère Sybille. Qu'être regardée, c'est mal ? Qu'être trouvée jolie, c'est mal ? — Essayez de passer inaperçues, dit papa. C'est un honneur et non le contraire, pour une fille. C'est une preuve de bon ton.*

*— Henriette, je le vois bien, enrage, mais n'ose rien répliquer.*

*Moi, je me demande, à la fin, si mon père n'a pas raison. Les chiennes appellent leurs mâles par leur odeur. Serions-nous des chiennes, est-ce cela la vie ? La vie est ailleurs. Je voudrais une vie où rêver suffit.*

*Matthieu et Gilles, je le devine bien, rient sous cape des sermons de papa, pense Sybille. Gilles me suit comme mon ombre, Matthieu est l'ombre d'Henriette. Papa voit nos robes et nos cheveux flottants. Cela, il ne le voit pas.*

*Gilles arrive toujours à ses fins avec moi... Tantôt câlin : petite Sybille par-ci, petite Sybille par-là... Tantôt, il me bouscule : petite oie par-ci, petite oie par-là... — Mais, mon chéri...*

— *Il t'aime, voyons, dit Henriette. — Je l'espère bien, dit Sybille. — Il t'aime, et toi, tu n'en fais rien ! — Que dois-je en faire ? demande Sybille. — Une fille doit avoir un défenseur, se faire servir, assure Henriette. (Sybille rêve, les yeux tristes). — Il faut te faire obéir et servir, petite oie ! Entends-tu ? — J'aime trop Gilles, dit Sybille. Pourquoi le contrarierais-je, essaierais-je de lui faire mal ? Tiens, voilà mon gâteau, Gilles... Tiens, voilà mon argent... Tiens, tiens... — Tu te privas de tout pour lui, dit Henriette, tu n'y comprends rien ! Moi, je fais ce que je veux de Matthieu. J'ai fini par deviner ce qu'il voulait, lui, dit Henriette en baissant la voix. Quand il me suit dans le petit Bois aux corneilles, ajoute-t-elle en faisant sa jolie bouche en cœur, quand il me suit dans le Bois aux corneilles... , dit-elle, secrète et rieuse..., il a un drôle d'air pour me dire, radouci : Assieds-toi auprès de moi, chérie... Dans le Bois aux corneilles, Matthieu me dit toujours chérie... J'ai bien compris ce qu'il voulait, dit Henriette en arrondissant sa jolie bouche. — Papa défend à tout le monde d'aller jouer dans le Bois aux corneilles, dit Sybille qui voudrait se boucher les oreilles mais qui, au fond, palpète de curiosité.*

— *Lorsque nous jouons tous les deux dans leur Bois, les corneilles se mettent à s'agiter et à crier désagréablement,* continue Henriette. *Quand elles crient trop à nous voir nous asseoir tous les deux l'un contre l'autre sur la souche du chêne...*  
 — *Quelles sales bêtes !* dit Matthieu. *On jurerait qu'elles veulent attirer l'attention sur nous. — C'est vrai. Quand même, elles sont belles, toutes lustrées dans leurs plumes noir-bleu. — Belles ! Pas du tout ! Provocantes et jacassantes en diable ! — Croistu qu'elles nous détestent ?* demande Henriette. Matthieu, sans répondre, tire de sa poche un objet neuf, inquiétant. — *Quoi donc ?* interroge Henriette. — *Une fronde, chérie,* dit Matthieu. *Elles m'embêtent à la fin, ces corneilles !... Quand j'en aurai tiré une ou deux...* — *Oh, Matthieu, je t'en supplie,* s'exclame Henriette. *Elles vont se fâcher pour de bon ! — Justement, elles m'embêtent !* dit le garçon. *Tiens... alors ça..., en voilà une... J'en ai abattu une ! C'est bien fait !*

Mais voilà aussitôt le garçon et la fille entourés par un mur frémissant d'ailes battantes, lustrées, noir-bleu. — *Ramasse une grosse branche, Matthieu, défends-moi !* crie Henriette. Le garçon ramasse la branche, la brandit, menace, se démène au milieu des oiseaux menaçants. Il frappe une corneille, la cloue au sol. Les autres reculent. Elles se perchent au sommet du plus haut peuplier. Elles observent. Voilà Matthieu et Henriette à nouveau libres. — *Viens dans la salle d'eau, chérie...* murmure Matthieu. *Ces corneilles m'embêtent !*

— *Après, malheureusement, il y a eu Dorah et Magali...* dit Henriette. — *Personne ici n'aime la femme de Matthieu,* interrompt Sybille. *C'est mal. — Ni non plus la femme de Gilles,* dit Henriette. *La famille n'a jamais accepté les deux étrangères, voilà tout ! Il n'empêche que les cousines ont eu raison sur les filles. C'est la loi. Elles font les enfants, elles partagent le lit, donc les héritages. Quand Dorah est arrivée, elle m'a supplantée en moins de deux dans l'esprit de Matthieu. — Gilles et Matthieu*

*nous ont gardé beaucoup d'affection, veut plaider Sybille. — Voire ! fait durement Henriette. Pourquoi donc crois-tu que Gilles et Matthieu aient écarté tous les garçons que nous aurions pu présenter à papa ?... Le premier n'était pas de notre monde, le deuxième était intéressé, le troisième était affligé d'une famille impossible, le quatrième troussait les servantes... Pourquoi Gilles et Matthieu ont-ils écarté leurs camarades de la maison, pourquoi ont-ils...— Je ne le crois pas, dit Sybille.*

*— Tu le sais aussi bien que moi, tranche Henriette, mais tu te refuses à le dire, par dévouement aveugle à la tribu. Notre agenouillement nous coûte cher ! — La situation était compliquée à la mort de papa, murmure Sybille. Les hypothèques grevaient l'affaire... Nos dots n'auraient pu être soustraites à l'actif, l'eussions-nous exigé...*

*— Or, quelques années seulement avant sa mort, papa a pris la décision assez surprenante... surprenante, oui... de nous faire admettre l'indivis et il a adopté juridiquement ses deux neveux.*

*— Maintenant, je comprends que les choses ont commencé dans le Bois aux corneilles et se sont achevées le soir où papa nous a demandé de signer la renonciation à notre dot dans l'immédiat, dit Henriette.*

*— Ce soir-là, nous étions heureuses, murmure Sybille, nous faisons de Gilles et de Matthieu... plus que nos frères...— Ce soir-là, Gilles et Matthieu étaient encore auprès de nous ! dit Henriette. Nous rêvions, sans en rien avouer, que cela ne finirait jamais. C'était exaltant de nous dépouiller pour eux !*

Sybille baisse les yeux et se tait. Vers ce temps, aurait-elle accepté de prendre mari ? Il lui était apparu alors que leur mère n'avait pas été aussi heureuse que chacun s'accordait à le dire (le bonheur conjugal parfait des époux Dubuisson était l'un

des tabous de la tribu), que Madame Dubuisson craignait son mari, autant peut-être, que Sybille, son père. Sybille avait cru comprendre aussi que la seconde grossesse de Madame Dubuisson n'avait été rien moins que désirée ; qu'Henriette (celle-ci en avait un jour parlé en riant à Sybille), quand on lui avait appris qu'une petite sœur allait sans doute fleurir dans les choux, avait été couper subrepticement tous les choux du potager. Le sentiment que Sybille avait pour sa mère s'était approfondi, mais aussi compliqué : il lui semblait qu'elle était devenue l'aînée de sa mère, qu'elle devait la protéger jusqu'au bout du chemin – qui serait âpre, pour Madame Dubuisson –, qu'elle avait, elle, Sybille, contracté, envers sa mère, de nouveaux devoirs.

— *Revois-tu la fin d'après-midi où Gilles et Matthieu sont arrivés chez nous ?* dit Henriette.

— *Oh oui ! Comme si c'était hier ! Un orage couvait au loin sur la forêt... — Il faisait chaud et lourd... — Tout à coup, malgré la chaleur... — Le vent s'est élevé... — Il a arraché les feuilles, déjà toutes rouges, de la vigne vierge... — Gilles en a reçu une en plein visage comme une gifle. Il nous a regardées... — Et avant même que papa ait ouvert la bouche pour commencer son sermon... — Gilles et Matthieu ont éclaté de rire en nous regardant ! — Papa a pris un air contrarié. — Oui, il a eu un drôle d'air comme il prenait quand on lui coupait ses effets... Ou bien trouvait-il que, pour des orphelins, Matthieu et Gilles étaient bien gais ? — La Brune, qui jouait avec nous dans le jardin, s'est jetée tout essoufflée entre nos pieds, elle s'est mise à japper contre Matthieu... — Non, contre Gilles ! — Il y a eu une mêlée générale de sautilllements et de rires... — Les filles bien élevées ne s'excitent pas ainsi, a dit papa. Et il a commencé son sermon : Voilà vos cousins, fillettes... Vous les considérerez comme vos frères... Et patati et patata... C'était bien inutile ! Les cousins avaient conquis les filles ! — Ils n'avaient pas l'air intimidés du tout... — Quand ils ont passé le seuil, dit Sybille,*

*l'orage a craqué au-dessus de la forêt. — On a entendu les gouttes de pluie cribler les feuillages, dans le jardin... (Rentrons vite, a dit Gilles sans cérémonie).*

*— Et en voilà pour quinze ans..., conclut Henriette. Après, il y a eu Dorah et Magali... Mais nous n'avons jamais su au juste la cause de la générosité de papa envers ses neveux ni celle de sa dureté à l'égard de ses filles...— Nous n'avions jamais vu ma tante ni mon oncle, concède Sybille.— Nous ignorions jusque-là leur existence, précise Henriette. C'est bien plus tard que maman a parlé, en termes voilés, d'un conflit de famille, d'une rupture entre les deux frères à cause d'intérêts opposés dans l'affaire qu'ils géraient ensemble depuis la mort de grand-père Dubuisson...*

*— Maman a assuré que papa était dans son droit, affirme Sybille, qu'il a attendu longtemps avant d'être contraint d'agir.*

*— C'est ce que maman a dit, remarque Henriette. Mais, pauvre maman, elle rougissait comme si elle disait un mensonge. — Oh non ! Elle était seulement troublée d'avoir parlé d'une chose que papa trouvait bon de garder secrète ! — Le secret Dubuisson ! dit Henriette sur un léger ton de persiflage. Sais-tu que j'ai eu parfois l'impression que maman craignait papa ?*

À cet instant, Sybille pense si bas que ses pensées ne sont plus audibles pour Henriette. Elle revoit son père agenouillé sur le prie-Dieu de sa chambre. *Ce fut un hasard*, pense-t-elle aussitôt, car cette image la trouble au plus profond. *Papa avait laissé sa porte entrebâillée par inadvertance, cela ne lui arrivait jamais. Il la verrouillait bien plutôt.*

L'image de cette porte verrouillée, le sentiment de la présence de sa mère avec son père, de sa mère livrée à son père, derrière cette porte verrouillée, la trouble autant que celle, inverse, de la porte entrebâillée, par laquelle elle a vu son père agenouillé,

prostré, tassé sur ses genoux pliés, la tête enfouie dans ses mains, les épaules tombantes. « Il pleure », a pensé Sybille pleine de honte. « Mais non ! Un homme, un père, ne pleure pas. Du reste, il ne pleure pas », observe-t-elle l'instant d'après. « Il prie ». Et le malaise de Sybille s'accroît encore. « Comme je suis mauvaise ! », conclut Sybille pour la centième fois. Cette image de son père agenouillé, tassé, recroquevillant sa haute taille, niant l'image quotidienne de l'homme actif, autoritaire, qui aime le cheval et la neige, cette image du père humilié, seul, efface tout le reste.

— *Le meuble est affreux... Est-il vraiment affreux ?* s'interroge Sybille. (*Il est en bois de palissandre, dit maman, un très joli bois, précieux, et qui devient rare.*) — *Oui, mais le siège carré est trop massif, les accoudoirs sont trop larges, le velours qui recouvre le prie-Dieu est d'un affreux rouge et tout mité. Le meuble a été maladroitement restauré. — Quelle erreur !* dit Matthieu, *gâcher un bois pareil, un bois précieux. Les colonnades torsadées qui supportent le banc-pupitre dans lequel on pourrait enfouir dix missels a maintenant l'air d'un coffre-fort. — Le meuble est affreux,* dit Sybille. *C'est pénible de voir une bonne pièce ancienne tailladée, perdue par la faute d'un ignorant. Que pense mon père ainsi prostré ?* se demande-t-elle pour la centième fois. *Qu'implore-t-il ? Que redoute-t-il ? De quel remords fait-il mémoire ?*

Sybille croit aspirer, avec l'air, des ombres. Ombres inapaisables. A-t-elle pensé tout haut ?

— *Que chantes-tu là ?* interroge Henriette. — *Rien. Oh ! rien. Ensuite les deux garçons ont mangé à table de bon appétit. Il y avait du rôti aux aïelles. Papa avait l'air absent, désagréable. — Quand votre père est mort,* reprend Madame Dubuisson. — *Maman, pardon,* s'écrie Sybille. *Je t'ai laissée seule devant le mort...— Que dis-tu ?* sursaute Henriette, *j'étais à la maison,*

*moi, j'ai veillé à tout. J'ai même dû donner des ordres à la Firme, nous n'arrivions pas à joindre Matthieu ni Gilles, ils sont arrivés après deux longues semaines. Pendant ce temps-là, Monsieur Joachim avait déjà montré son savoir-faire, il s'était imposé. Quelle autorité tout à coup !*

Sybille regarde sa sœur et la conversation reprend dans l'ombre entre les deux filles.

— *Eh bien, oui, concède Henriette, Joachim et moi... Quel mal y avait-il à cela ? Je ne savais même pas à cette époque qu'il était marié. Au milieu des affaires, il a trouvé le temps de me raconter son voyage aux Indes. Il m'est apparu sous un jour neuf, tellement plus attachant ! — Il t'a prise dans ses filets, ose dire Sybille. — Avant que tu n'y tombes toi-même, réplique Henriette. — Ne me parle plus jamais de ce temps néfaste, supplie Sybille. Tout cela me fait horreur. — Laquelle de nous deux voulait Joachim ? Le sais-tu vraiment ? — Je te dis que tout cela me fait horreur, dit Sybille. — Mais cela, comme aussi d'autres choses, nous lie pourtant inexorablement, dit Henriette de sa voix de chanteuse. — Tu devrais recommencer tes cours de chant, hasarde Sybille. Tu as une si jolie voix ! Et puis cela t'occuperait. Si, si... je t'assure... Ce serait très bien. — Je dis que Joachim t'a fait la cour à toi aussi, dit Henriette sans daigner entendre la dernière remarque de sa sœur. Tu es venue me supplier, un matin, de t'en débarrasser. Il n'était pas devenu, pour la cause, tout à fait froid à mon égard. Je suis l'aînée, dit Henriette le plus sérieusement du monde. Je dois te protéger. Il ne m'a pas fallu longtemps pour distraire Joachim. Entre nous, je crois qu'il ne t'avait abordée que parce que je m'étais montrée plus distante avec lui.*

Henriette prend son temps, regarde Sybille : *Les hommes te font-ils horreur... ou quoi ?* demande-t-elle sans espérer de réponse. *Il ne fallait pas blesser Joachim,* se hâte de dire Sybille,



*nous ne pouvions pas le dépiter, il est indispensable à la Firme. — Eh bien oui, ce qui s'est accompli, ce fut pour te débarrasser de Joachim, devenu trop pressant, pour le garder dans l'Affaire, pour... Sybille baisse les yeux :*

*— Nous n'étions faites pour aucun homme étranger, dit-elle.*

*Puis elle pense, cette fois encore, de manière inaudible pour Henriette : J'assiste au spectacle du monde sans y participer. À croire qu'il ne me concerne pas. Seule, la perfection dans l'amour m'attacherait. J'aimerais vivre au fond des bois. Pas sous la clarté aveuglante du soleil, sous la lune. L'amour de loin, peut-être ?*

*— Tout a commencé dans le Bois aux corneilles, reprend Henriette. — Je n'ai jamais compris le mal de certaines choses, se hâte de dire Sybille. Suis-je innocente ou un peu bête ? J'ai rêvé. — Tu m'as dit : Je voudrais vivre dans un monde où rêver suffit. — Oui, dit Sybille. — Sais-tu ? dit durement Henriette, toutes les deux, nous avons été deux cruches ! — La vie est ailleurs, murmure Sybille.*

*— Je l'ai dit cent fois à Abel, reprend tout haut Henriette. Il était bien inutile, en coupant les bouleaux, de mécontenter les corneilles.*